



## Flânerie à Coulonge

Dans le mitan de Saint-Savinien à Taillebourg, deux routes invitent à les suivre jusqu'à Coulonge-sur-Charente.

Coulonge se niche au confluent du Bramerit et de la Charente. Aujourd'hui un petit village si paisible et hier peut-être bien une *villa* romaine.

Du plateau en surplomb, il y a un certain temps, quelques coups de pioche avaient tiré de l'oubli des murs, un puits, un aqueduc et des tronçons de colonnes. Le creusage en 1972 des fondations de l'usine de traitement des eaux découvrait des vestiges curieux. Des fouilles sommaires exhumaient plusieurs sarcophages de briques et de pierre, des tombes, des poteries – traces sans doute d'une nécropole de l'époque romaine ou gallo-romaine – (des parties d'un sarcophage de pierre sont à la Maison du Patrimoine à Saint-Savinien). L'hypothèse de la présence de Romains se renforçait. La découverte n'était néanmoins pas assez importante pour suspendre le chantier et les travaux reprirent...



Éléments du sarcophage à la Maison du Patrimoine

L'usine fut inaugurée en 1973 avec les représentants de l'Autorité d'alors. Depuis, l'eau de la Charente, traitée, contrôlée, s'en va gaillardement sur cinquante kilomètres jusqu'au château d'eau d'Aytré et alimente ainsi en eau potable Saint-Savinien, Tonnav-Boutonne, Le Thou, Châtelailon et surtout La Rochelle. Le débit de cette eau puisée à 80% dans la Charente et à 20% aux sources, est de onze cents mètres cubes à l'heure. L'usine emploie cinq personnes à plein temps et des ingénieurs itinérants qui interviennent sur plusieurs sites.



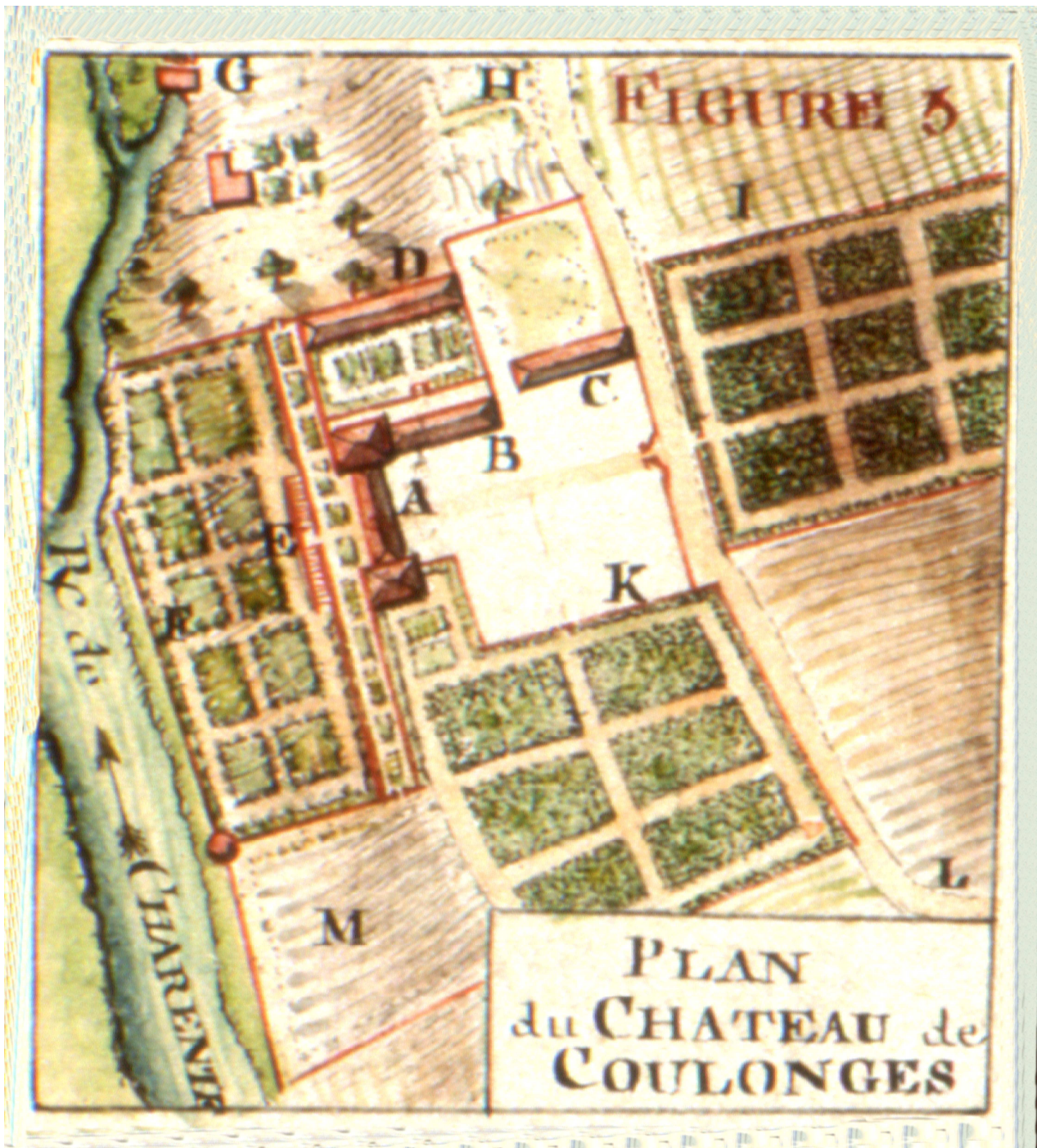
Dépassée l'usine, le chemin s'incline en pente douce, longe le mur du château. Halte ! à la grille. Longtemps après le départ des Romains, le passé de Coulonge sera peu bavard. De très belles caves voûtées et la base d'une grosse tour témoignent d'un château fort, mais c'est déjà le xv<sup>e</sup> siècle. Une transaction en 1425 et la trace d'un seigneur de Coulonge de 1487 à 1510 sont les seules traces d'archives fournies.

À la fin des guerres de Religion, Richelieu soumet Saint-Jean-d'Angély et La Rochelle. Il démantèle les châteaux forts appartenant aux protestants. L'ancien château fort fut-il démoli à ce moment-là ? Pour autant d'aucuns diront : « C'est la faute à... Son Éminence le cardinal ».

Le château actuel date de 1670. Il a connu nombre de transformations. La famille de Saint-Hermine, alliée aux Maulévrier d'Agonnay, en fait une demeure belle et raffinée à cette époque. Des plans, retrouvés à Vincennes, donnent à voir une orangerie et des jardins à la française descendant vers la prée. Blanche Fleur d'Agonnay, épouse du chevalier de Saint-Hermine, est une jeune femme très élégante – son portrait est propriété de la commune d'Agonnay.

Voici les renvois rédigés au début du xviii<sup>e</sup> siècle :

- A** Château neuf qui fait un bel aspect du côté de la rivière ;
- B** Vieux château ;
- C** Les écuries ;
- D** L'orangerie et le parterre ;
- E** Terrasse où il y a un grand escalier ; elle est terminée par des balustrades de pierre de taille, ce qui fait un bel effet ;
- F** Jardin fruitier et potager sur le penchant du coteau ;
- G** Moulin à eau sur la petite rivière de Bramery ;
- H** Chemin du bourg, peu éloigné, avec une petite église et quatre à cinq maisons ;
- I** Bois en charmille et au bas un jardin potager dont le coteau tombe à l'Est ;
- K** Grand bois en charmille ;
- L** Chemin de Taillebourg et de Saintes ;
- M** Garenne ou petit parc.



Plan Claude Masse – 1717  
(Archives de l'Armée de Terre – Château de Vincennes)

Sous la Révolution, la famille de Saint-Hermine doit émigrer à Londres. Son château devient bien national ; il est vendu à Mathieu Faure, député à la Convention. Puis un certain Cadot y entreprend d'importants travaux, en diminue le corps principal, mais il ne pourra s'acquitter des dépenses engagées. Le château est alors acheté vers 1860 par la famille Clouzeau, actuel propriétaire.

À quelques pas de là, dès avant le monument aux Morts, à main droite, Pierre Fétiveau mettait au jour dans ses labours un puits romain. En étaient remontées des pièces de monnaie, une fibule, des céramiques – matériel intéressant des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles exposé au musée de Saintes.

À gauche, au bas de la descente, s'étend la prairie de Montalet, à droite, *jouxt*e la petite église romane, le cimetière où, depuis plus de sept cents ans, s'en viennent reposer les disparus.

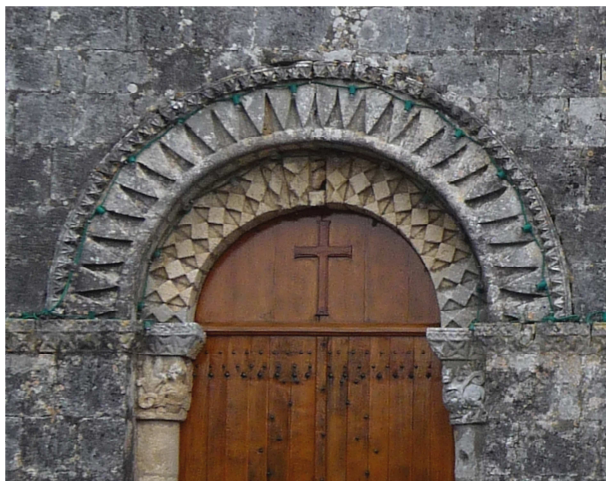
L'église est dédiée à Notre-Dame de l'Assomption. De son campanile ne reste plus qu'une seule des deux cloches ; celle-ci a un âge vénérable ; elle porte la date en chiffres romains MDVIII (1508) et la prière en latin : « Sancta Maria ora pro nobis ».

Voici pour la petite histoire. Sous la Révolution française, la seconde cloche destinée à... la Monnaie était descendue. Mais patatras ! elle se couchait sur l'artisan de cette basse besogne et le tuait sur le coup.

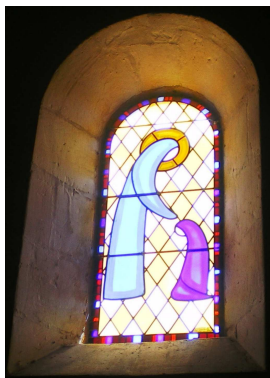
Le dernier carillonneur patenté, le père Moquette, est mort en 1927.

L'église, comme la plupart des églises romanes, a gardé de son architecture première la façade, son chœur et son abside. Des murs, reconstruits en 1872, raccordent les parties qui bravent les intempéries depuis le XII<sup>e</sup> siècle. La pluie et les vents d'ouest ont patiné la façade. De chaque côté de sa porte, petite, s'adosse une colonne à chapiteau historié : sont ciselées, à droite une figure animale, queue fourchue portée en sautoir, à gauche, une figure humaine, une femme deux épis de blé offerts dans une main et une rose largement épanouie dans l'autre.

Deux archivoltes sans tympan soulignent le contour de l'arc ; ornées de dents de scie, de têtes plates, de losanges, elles sont séparées par un tore et encadrées de pointes de diamant et d'étoiles.



Une fois le seuil franchi, le pied foule un sol de pierres usées par tant de pas où, entre autres, deux dalles funéraires abritent un chevalier de Saint-Hermine et la dame d'Agonnay son épouse. L'église a somnolé de longues années durant ; elle ne servait que pour les enterrements. Aussi le chœur aurait-il été peint en noir... pour s'éviter à chaque office funèbre la pose des tentures mortuaires, disait quelque méchante langue...



Après la dernière guerre, le père Lacassagne redonne vie à l'église. Il y célèbre la messe un dimanche par mois et tous les mardis. Le lieu plein d'une pénombre recueillie, empreint du mystère du Saint-Sacrement, invite à la méditation. La lumière même joue respectueusement à travers trois vitraux récents – offerts par trois familles – comme pour ne point distraire.

La Sainte Vierge, protectrice de l'église et patronne de Coulonge, est révérée le 15 août lors du pèlerinage à Liberneuil.

Face à l'église, voici la "rue des Oies", une venelle privée. Ce raidillon descend vers le Bramerit et le moulin. Celui-ci dont il reste seulement le déversoir a broyé le grain pendant plusieurs siècles. Il s'est transmis en majorité par les femmes ; les demoiselles Garlopeau, Moquette, Couteau et Fétiveau apportaient en dot le moulin et, plus tard, les terres aux prétendants agréés. Lucien Moquette, arrière-grand-père des Fétiveau a eu un bras arraché par la mécanique. En 1912, après cet accident, le moulin s'est arrêté. Dans son ombre, sur la berge, une meule cassée témoigne de son long passé de labeur. Un *bujhour* et, à fleur d'eau, la pierre où les femmes venaient battre le linge les jours de lessive, rappellent un peu cette vie d'antan.

Entre le bief et le Bramerit, émerge "l'île". Avant, le dimanche, les vaches y paissaient en toute liberté sous les peupliers appelés "acajou du Bramerit" par les ébénistes, les femmes s'accordant quelque repos en ce jour du Seigneur.

Coulonge n'avait pas de foire, mais une frairie en juin. La tradition se perpétue aujourd'hui au commencement de l'été. Les Nicolleau organisent sur cette île, toujours, une fête avec un grand rallye, un pique-nique, des jeux nautiques. Les habitants de Coulonge, des Garlopeaux, de La Caussonière et leurs amis sont heureux de s'y retrouver.

Ce village typique de la Charente *maritime* couvre 281 hectares. À ses alentours, 310 âmes se répartissaient entre plusieurs hameaux qui ont emprunté leur dénomination aux plus anciennes familles : les Périnet, les Garlopeau, les Rousseau. Les habitants adultes inscrits sont maintenant une bonne centaine.

Parties pour mieux revenir, les jeunes générations restaurent, construisent...  
Et Coulonge y croit...

**Gabrielle Clouzeau**

